

L' O E U V R E
DE CHARITÉ.



Avec Permission de la Censure.



L'OEUVRE DE CHARITÉ,

NOUVELLE ESPAGNOLE,

PAR

M. DE BOUFFLERS.



A PARIS,

Chez HENRI. Réimprimé à St.-Pétersbourg,

avec Approbation de la Censure,

CHEZ ALEXANDRE PLUCHART.

1810.

L'OEUVRE

DE CHARITÉ.

TU as quelque chose, ma Léonora, disait Dona Clémenza en se promenant avec sa nièce, qui répondait suivant l'usage : — Non, ma tante, je n'ai rien. — Tu as du chagrin. Je vous assure q— je n'ai rien. Tu ne ris pas. — Je ne suis pas gaie. — Tu ne manges presque point. — Je ne suis pas gourmande. — Ce n'est pas que j'aime qu'on mange beaucoup; mais ne vas pas non plus être malade, mon enfant, car tu sais comme je t'aime; et puis c'est que les

maladies sont ruineuses. — De ce côté-là, ma tante, j'espère ne pas vous mettre en frais. — Tiens, pour te dissiper, regarde la belle vue : le proverbe n'est pas menteur :

Qui non a visto a Sevilla

Non a visto Maravilla.

Il y a des gens qui viennent de bien loin et qui dépensent bien de l'argent pour voir un moment la *Maravilla*, tandis que nous la voyons tous les jours et pour rien ; puisque de nos fenêtres, c'est comme si on se promenait dans la ville. — Qui, ma tante, c'est-à-dire, sur les toits ; car, pour les rues, on ne nous y voit jamais. — Dieu nous en préserve, mon enfant ! elles sont sales à faire horreur ; on ne peut y aller qu'en carrosse, et c'est bon pour des folles à qui rien ne coûte. —

Mais la compagnie.—Oh! la compagnie est trop chère; aussi ce ne sont que tertulias, réfrescos, concerts, combats de taureaux; il faut arriver là parées comme des madonnes, et nous ne sommes pas riches, entends-tu? — Mais aussi, nous ne sommes pas plus pauvres que bien d'autres. Et du temps de ma bonne mère... — Tiens, ne me parle pas de ta mère qui jetait tout par les fenêtres; ta mère, eh! bien, oui. — Cependant, ma tante, elle était aimée de tout le monde. — Parce qu'elle se ruinait; c'est la vraie manière. Que le monde garde son amitié, je n'en veux point à pareil prix. Elle n'a pourtant pas dissipé son bien. — Non, mais elle n'a point amassé, et demandez-moi à quoi bon la fortune, si ce n'est pour s'enrichir? A cause qu'elle avait passé quinze ou vingt ans à Paris, ne

voulait-elle pas vivre à la parisienne ? A la parisienne dans Triana ? Un hôtel comme pour un grand ; galerie , bibliothèque , salle à manger , que sais-je ? Jusqu'à une chapelle , avec une messe de fondation pour tous les jours de l'année. — Cette messe , ma tante , vous l'entendez. — Bon pour l'entendre ; mais la payer , et nourrir le chapelain par-dessus le marché ! — Ah ! ma tante , vous n'y avez sûrement pas regret , puisque le bon père Grenada est en même temps votre confesseur. Eh ! santa Maria ! Si j'en avais pris un autre , n'aurait-il pas fallu faire encore quelque chose pour lui ? Ainsi , du moins , c'est un profit ; mais j'en reviens à tout le train de cette maison. Un régiment de domestiques , autant de voleurs ! Tous les jours un tas de ce qu'ils appellent des beaux esprits , avec qui je ne pouvais pas seulement

causer, sans compter qu'on te laissait faire toutes tes folies. — Des folies, ma tante! — Oui; soigner des malades, habiller de petits orphelins, établir de pauvres filles, donner à des mendiants des réaux tout entiers.... Qu'est-ce qui en résulte? C'est que tu as toujours le temps passé dans la tête, et que tu ne peux pas t'accoutumer à la vie rangée que nous menons à présent. Mais, mon enfant, il faut prendre ton parti; après le carnaval, le carême. — Je ne me plains point, ma tante. — Je ne dis pas cela; je dis seulement que nous ne sommes pas riches. — Vous me l'avez souvent répété, ma chère tante; aussi je fais ce que je puis pour ne pas vous être à charge, et quant à l'ajustement, par exemple, il y a quatre ans que j'ai perdu ma bonne mère, et depuis la fin de son deuil (que je porterai toujours au fond

du cœur), on ne m'a pas vu auprès de vous d'autres robes que mes anciennes. Mais, ma tante, voyez vous-même comme elles sont usées, comme elles sont courtes, et comme j'aurais besoin d'une muchas un peu honnête et qui soit à ma taille; car à vingt ans on n'est pas comme à seize; et vous avez sûrement envie que je sois bien. — Ma chère enfant, les étoffes sont d'un prix fou. Les doublures d'à-présent coûtent plus que les dessus d'autrefois; et les maudites ouvrières se font payer le double. — Je sens tout cela pour vous, ma tante, et c'est une raison de plus pour être modeste. — Brava! — Pour être soigneuse. — Brava. — Pour être économe. — Bravissima. — Mais non pas certainement pour être ridicule. — Comment, ridicule? — Oui, ma tante; j'ai vu dernièrement, à la fête de notre

paroisse, que tous les jeunes hidalgos me regardaient avec un air de compassion, et les sénorites avec un sourire moqueur. Tenez, ma tante, quoiqu'on ne soit pas fière, on supporte avec peine d'être plus mal que les autres. Ce n'est pas pour me plaindre, ma tante, c'est seulement pour que vous vouliez bien donner une nouvelle marque d'amitié à votre nièce, en lui achetant une robe qui ne la fasse pas montrer au doigt. — Vraiment tu me touches, mon enfant. Eh bien ! tu en auras une, mais il faut le temps. — Le temps de la faire, n'est-ce pas ma petite tante ? — Oui. Tu sais que je t'aime bien, et si nous étions riches, comme nous le serons peut-être un jour, je voudrais... — Quoi, ma tante. — Te donner un mari. — Oh ! ma tante pensons d'abord à ma robe. — Ou plutôt n'y pensons plus, ma nièce ; car c'est comme si tu l'avais.

Tout en traitant cette grande affaire , la matrona et la sénorite étaient parvenues en avant de leur verger , jusques dans le bois de châtaigniers qui mène vers Alcala , quand tout-à-coup elles jettent à la fois un cri d'horreur... « Fuyons , fuyons , dit la vieille. — Non , non , restons , restons , dit la jeune. — N'approchez pas , dit la vieille ; c'est horrible. — C'est pour cela , dit la jeune , qu'il faut approcher. L'objet est horrible en effet. Est-ce un mort qu'elles voient étendu au pied d'un arbre ? Il est à peine couvert de quelques lambeaux. Une peau livide , des chairs meurtries , des membres déchirés de blessures , des cheveux collés de sang et de poussière , rabattus sur des yeux presque sortis de la tête , et sur des traits entièrement défigurés , laissent à peine entrevoir quelques vestiges d'un visage humain.

« Encore une fois, crie la duègne, allons-nous-en, Léonora. Donnez-moi le bras, et allons-nous-en; rien ne porte malheur comme de rencontrer un mort. — Et point du tout, ma tante, point du tout, rien ne porte malheur comme d'abandonner un mourant. Mais ne voyez-vous pas qu'il respire encore? (Et, en même temps, elle tenait la main ~~sur son coeur.~~) — Fi donc, ôtez votre main; en vérité, vous ne savez ce que vous faites. — Ma tante, je vous assure qu'il respire encore. — Eh bien! quand il respirerait, croyez-vous pouvoir le sauver? Etes-vous médecin? Etes-vous chirurgien? Etes-vous sainte? — Je le voudrais bien, ma tante; mais j'ai un coeur qui souffre de voir souffrir, et je cherche à m'en soulager. — Eh bien! la vraie manière est de nous en aller, et bien vite encore. — Non, ma tante, la

vraie manière est de secourir si l'on peut, ou du moins de consoler. Mais, ma tante ! Il n'y a pas loin d'ici à la maison ; allez-y toute seule , puisque vous avez trop de sensibilité pour supporter cette vue-là. — Non , mon coeur , je reste avec toi ; moi , te laisser seule ici ! Et qui sait ce qui peut arriver ? — Ma tante , ma tante , il vient de faire un mouvement. Il me semble qu'il essaie de parler. — Eh bien ! qu'est-ce qu'il a dit ? — Il dit : J'ai soif. Restez-là , ma tante. Nous avons passé tout près de notre gros oranger , et précisément j'y ai avisé des fruits qui m'ont paru bien mûrs ; je cours en cueillir. — **Fort bien**, mais n'en cueilles que ce qu'il en faut , et garde-nous les meilleurs. » Pendant que la tante parle encore , la nièce est déjà revenue avec la plus belle orange ; de la peau d'une des moitiés , elle en a

fait une coupe, où elle a exprimé le jus du fruit; et voilà qu'elle l'apporte avec inquiétude, frémissant d'en laisser tomber une goutte. Le malheureux qui l'entend approcher, soulève ses paupières appesanties, et croit voir l'ange du désert. Il jette sur elle un languissant regard. Ses yeux se referment ensuite, mais un soupir s'exhale de sa bouche, et une larme de reconnaissance a coulé sur sa joue tachée de sang.» Voilà qui vous sera bon, dit la belle infirmière; essayez d'en goûter, tâchez d'approcher vos lèvres de mes mains, sans quoi je crains de tout laisser tomber; allons, courage, vous devez déjà vous sentir un peu rafraîchi.» — Les yeux s'ouvrent de nouveau, et un second regard encore plus expressif que le premier, accompagné de je ne sais quel sourire arraché à la souffrance, annonce déjà plus clairement

un retour de sensibilité. Puis, d'une voix à la vérité bien faible, il prononce péniblement ; *Le ciel vous paiera.* «Voilà qui est bien, dit Clémenza, voilà qui est bien; voilà une bonne oeuvre de faite. Le père Grenada sera bien content. Al-lons-nous-en à présent, allons-nous-en.» A ces mots, ce visage mourant qui s'é-tait un moment ranimé, retombe comme accablé d'une nouvelle douleur. Ses yeux cherchent ceux de Léonora et semblent lui dire : Et vous aussi, m'a-bandonnerez - vous ? «Ma tante, ma tante, dit Léonora toute en larmes, nous bornerons-nous à l'avoir rappelé un moment à la connaissance, seule-ment pour lui faire sentir ses angoisses qu'il avait oubliées dans sa léthargie ? — Et que voulez-vous y faire ? — Ma tante, si nous essayions de le mener jusque chez nous ? Il n'y a pas si loin.